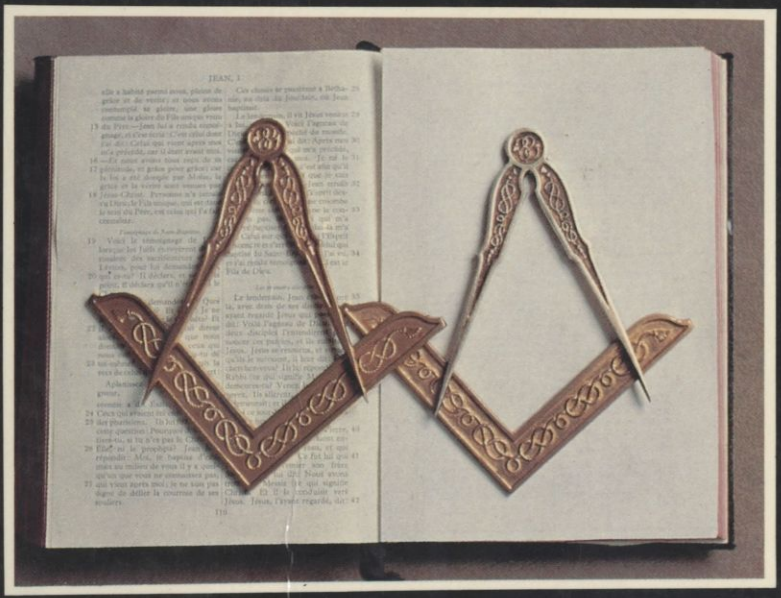
Travaux de la Loge nationale de recherches Villard de Honnecourt

jean baylot

la voie substituée



glnf * dervy-livres

Document
de couverture :
Photo Henry JURQUET

36

37138

la voie substituée

8° H
10707
(1)

DU MÊME AUTEUR

Solutions de crise et de guerre aux problèmes de l'imprégnation des Bois.
Paris, École sup. des Bois, 1943.

Histoire de la Grande Loge Nationale Française.
Secrétariat de la G.L.N.F., 65 B. Bineau, 92 Neuilly.

Dossier Français de la F.M. régulière.
Vitiano, Paris, 1966.

En collaboration avec le R.P. Michel RIQUET S. J.:
Verse et Controverse.
Beauchêne, 1968.

Le Complot des Sergents de la Rochelle
Mame, 1970

La Franc-Maçonnerie traditionnelle dans notre temps
Vitiano, 1972.

Oswald Wirth, rénovateur et mainteneur de la véritable Franc-Maçonnerie.
Dervy-Livres, 1975 — Collection «Histoire et Tradition»

Jean BAYLOT

la voie substituée

RECHERCHE SUR LA DEVIATION DE LA FRANC-MAÇONNERIE EN FRANCE ET EN EUROPE

Préface de Marius Lepage

DERVY-LIVRES
26, rue Vauquelin
Paris V^e^

DI - 17-12-1985 - 35597

© Dervy-Livres, juin 1985
N° ISBN 2-85076-192-3
Publié précédemment par
Les Éditions BORP : D/1968/1274/5.
Liège (Belgique).

A Jacqueline dont le sourire filial, amusé ou captivé, mais toujours chargé de tendresse, envahit mon souvenir.

PRÉFACE

... 960 av. J.-C... « *En la quatre cent quatre-vingtième année après la sortie des Israélites du pays d'Egypte, en la quatrième année du règne de Salomon sur Israël, au mois de Ziv qui est le second mois, il bâtit le Temple de Yahvé...* » (1).

... Août 587 av. J.-C... « *Au cinquième mois, le sept du mois, — c'était en la dix-neuvième année de Nabuchodonosor, roi de Babylone, — Nebuzaradân, commandant de la garde, officier du roi de Babylone, fit son entrée à Jérusalem. Il incendia le Temple de Yahvé, le palais royal et toutes les maisons de Jérusalem. Les troupes chaldéennes qui étaient avec le commandant de la garde abattirent les remparts qui entouraient Jérusalem. Nebuzaradân, commandant de la garde déporta le reste de la population laissée dans la ville... Du petit peuple du pays, le commandant de la garde laissa une partie, comme vignerons et comme laboureurs...* » (2).

... 520/515 av. J.-C... « *Alors les prophètes Aggée et Zacharie, fils d'Iddo, se mirent à prophétiser pour les Juifs de Juda et de Jérusalem, au nom du Dieu d'Israël qui était sur eux. Sur ce, Zorobabel, fils de Shéaltiel, et Josué, fils de Yoçadaq, se levant, commencèrent à bâtir le Temple de Dieu à Jérusalem : les prophètes de Dieu étaient avec les gens, leur donnant du cœur...* » (3).

---

(1) *Rois*, I, 6-1.
(2) *Rois*, II, 25-8.
(3) *Esdras*, 5-1.

... Plusieurs fois encore, au cours du déroulement des siècles, le Temple devait être détruit, rebâti, incendié jusqu'à ce qu'il devienne, sous l'occupation romaine, un sanctuaire dédié à Zeus et Hadrien. Mais, toujours, depuis le retour de la captivité de Babylone qui suivit la destruction du Temple construit par Salomon, les Juifs sont venus en pèlerinage au Mur des Lamentations. Pourquoi se désoler ainsi ? Ce qui a été bâti de main d'homme, détruit de main d'homme, peut toujours être reconstruit de main d'homme. Mieux vaut relever des ruines que pleurer sur des pierres !

Mais, sans en prendre exactement conscience, ce que pleurent les Juifs ce n'est pas la perte d'un Temple de pierre, mais la disparition du Temple de l'esprit. Ils veulent retrouver la Parole Perdue qui, seule, peut redonner la vie spirituelle.

Celle-ci, depuis la déportation de 587, a cessé d'animer le cœur des hommes et le corps de la cité.

La Tradition enseigne que lors de la plus éclatante gloire du premier Temple, le Grand Prêtre, dépositaire des secrets spirituels, le seul Juif à connaître le véritable nom du Seigneur, une fois l'an pénétrait dans le Saint des Saints. Là, il appelait le Seigneur par Son Nom, et, intermédiaire entre Lui et Ses fidèles, il maintenait par ce rite un lien invisible mais essentiel entre le peuple des Juifs et le maître spirituel.

Le Nom ne pouvait, sous peine de sacrilège, être prononcé autrement qu'à cette occasion, en cet endroit consacré. Entre 587 et 520, tous les Juifs notables, nobles et prêtres, vivent en exil. Le Grand Prêtre meurt sans pouvoir transmettre la Parole à son successeur. La Parole est perdue, jusqu'au jour encore lointain que le Seigneur la redonnera Lui-même à Son serviteur. Il peut paraître bizarre, à notre entendement moderne, qu'un simple son ait pu ainsi disparaître de la bouche des hommes. Ce n'est point ici le lieu de tracer une étude sur les principes et les formes de la langue hébraïque. Je veux simplement essayer d'expliquer aussi clairement que possible ce que signifie l'expression « parole perdue ». En quelques phrases assurément pleines d'imperfections que les spécialistes voudront bien excuser, car elles n'enlèvent rien tant à l'exposé qu'à la solution du problème.

Une langue — et pas seulement l'hébreu — est essentiellement composée avec des consonnes et des voyelles. Les consonnes, forment comme une sorte de squelette. Elles sont la partie compacte, articulée de l'alphabet. Leur prononciation met en mouvement les lèvres, la langue, et, par heurt de celle-ci contre le palais, certaines lettres particulièrement dures. Les voyelles, elles, sont considérées comme étant plus animées qu'articulées. Par les voyelles, le souffle de l'homme donne aux consonnes leurs véritables sens, totalement différents selon la voyelle qui intervient (4). En mode liturgique, sacré, rituel, les voyelles mettent en communication l'âme de l'homme avec l'Esprit de Dieu. Le Grand Prêtre seul connaissait les inflexions apportant pleine valeur au Nom divin. L'hébreu écrit, au moment de la première destruction du Temple, ne connaissait pas encore les points-voyelles qui, beaucoup plus tard, permirent d'accentuer les consonnes selon des règles à la fois précises et efficaces.

Le Temple de pierre put être reconstruit, mais le Temple de l'esprit était, et demeure, totalement ruiné.

Alors, intervient la notion de « mots substitués ». Le Grand Prêtre et les serviteurs du Très-Haut conviennent de considérer le Nom comme étant temporairement perdu. A sa place, ils prononcent d'autres vocables, d'autres mots qui, tout en faisant ressortir les qualités du Seigneur, ne peuvent prétendre à Le « nommer », et, Le nommant, Le faire habiter au milieu de Son peuple.

La tradition en fut conservée chez tous ceux qui avaient pour mission essentielle de louer l'Esprit dans toutes ses manifestations, et notamment dans la première : la « construction », sous toutes ses formes. Nous retrouvons cette tradition dans les phrases par quoi, au Rite « Emulation », se terminent les Travaux en Chambre du Milieu (5).

. . . . . .

Vén. M. — Frère Second Surveillant, d'où venez-vous ?

2e S. — De l'Occident, où nous avons recherché les véritables secrets d'un Maître-Maçon.

---

(4) A titre d'exemple — très imparfait, mais suffisant pour la compréhension de ce paragraphe — prenons un nom construit autour des deux consonnes M et R. Immédiatement apparaissent les noms dérivés grâce aux voyelles : MaRie, MeR, MèRe, MaiRe, MiRe, MoR(t), MoR(s), MuR, MûR, MoRue, etc...

Vous voyez sans difficultés que si, par supposition, le mot sacré est MaRie, ou MèRe, tant que vous connaîtrez la prononciation des deux lettres-racines infléchies par les voyelles, le mot sacré sera maintenu. Mais, si la vocalisation des racines est perdue, vous ne saurez plus quelle est la véritable prononciation du mot sacré, et vous vous trouverez devant les mots les plus nobles, tels les deux que je note plus haut, ou les plus humbles, même, dans un certain sens, les plus péjoratifs : MoR(t), MoRue.

(5) Certains Ateliers pratiquant le Rite Ecossais Ancien Accepté ont eu l'heureuse idée d'incorporer cette partie d'« Emulation » dans leur propre rituel.

Vén. M. — Les avez-vous trouvés, Frère 1er Surv. ?

1er S. — Non, Vénérable Maître, mais nous vous ramenons certains secrets substitués que nous désirons soumettre à votre approbation.

(Partie rituelle, partiellement muette.)

Vén. M. — Mes Frères, les secrets substitués d'un Maître-Maçon m'ayant été régulièrement communiqués, Moi, Maître de la Loge, et par là même humble représentant du Roi Salomon, par mon approbation je reconnais, confirme et déclare qu'ils serviront, à vous et à tous les Maîtres-Maçons, de signe de reconnaissance sur l'ensemble de l'Univers, jusqu'à ce que le temps et les circonstances permettent de restaurer les mots et signes originaux...

*
**

Hélas, si le Temple a été ruiné par les hommes, si la Parole Perdue a été remplacée par des mots et signes, humains sans doute mais permettant d'attendre la restitution des mots divins, un temps est venu que les secrets substitués deviennent à leur tour inconnus de ceux-là même qui auraient dû les conserver et les transmettre.

La Parole est perdue, l'Esprit est perdu, et des hommes soi-disant en quête de la Lumière ont emprunté une « voie substituée » au lieu de suivre la voie traditionnelle.

Il a fallu à Jean Baylot beaucoup de travail, de patience et de courage pour suivre les traces de ces déviations, parfois grossières, mais plus souvent très subtiles.

Qu'il s'agisse des « Illuminés », des « Philadelphes », des pseudo-rites Maçonniques de Memphis et de Misraïm, des Carbonari, enfin des groupes politiques plus apparents officiellement et peut-être encore plus néfastes, le processus est le même. Il faut essayer de mettre la main sur cette association silencieuse — elle ne l'est malheureusement plus — dont les membres, issus des différentes couches de la société civile, semblent devoir être une proie facile pour les aventuriers de la politique, qui l'utiliseront à leurs fins personnelles. Lucre ou volonté de puissance, appétit du pouvoir ou appétit des jouissances matérielles, qu'importe ! Le but est le même : domination. Les méthodes aussi : donner à croire que l'on est toujours sur la « voie royale », alors que l'on emmène les adeptes inconscients sur la « voie substituée ».

*
**

Une telle action ne saurait se développer sans entraîner des réactions équivalentes. La Franc-Maçonnerie, société initiatique traditionnelle, a été dénaturée par l'infiltration en son sein d'éléments qui ne possèdent aucune des qualifications spirituelles requises pour devenir d'authentiques « initiés ». Jean Baylot nous

montre avec quel génie de la perversion intellectuelle on peut abolir en l'homme le sens inné du spirituel. Tout est bon, si je puis m'exprimer ainsi, mais surtout une sorte de divinisation de la pensée scientifique moderne, qui au lieu de servir l'homme l'asservit chaque jour davantage. La raison humaine devient la loi, et même la « LOI ». Le tout avec les meilleures intentions du monde, et une bonne volonté souvent attendrissante...

L'émerveillement des Francs-Maçons du XIX[e] siècle devant les balbutiements de la « Science » dépasse ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui. Il est vrai que nous en avons vu bien d'autres... Le type même de l'homme errant sur la « voie substituée » demeure pour moi J.-M. Ragon, longtemps considéré comme « le Franc-Maçon le plus instruit du XIX[e] siècle ». Ecoutez-le donc...

« ... Qui d'entre nous n'a pas, avec admiration, avec reconnaissance, contemplé la substitution du nouvel éclairage à l'ancien, qui produisait à peine assez de lumière pour rendre visibles les ténèbres ? Il n'appartenait qu'au gaz hydrogène carbonné (sic) d'apparaître au milieu des nuits dans tout l'éclat de la splendeur solaire, suppléant le jour absent par le jet de ses flammes blanches et vives, défiant en toutes saisons les éternels caprices de la lune.

Honneur donc à celui qui renouvela le miracle de la séparation de la lumière et des ténèbres ; qui, le premier, ramassant à ses pieds un informe et noir fragment de charbon de terre, le jeta dans la cornue, en lui disant : fiat lux, *et la plus vive lumière fut produite. »* [6]

Bon... ! J'entends d'ici votre remarque, apparemment fondée : « Allons, soyez sérieux. Il y a plus d'un siècle que ces phrases ont été écrites. Cette naïveté de la science à ses débuts n'est plus concevable aujourd'hui. »

Aujourd'hui... ! On est peut-être un peu moins grandiloquent — et encore, ce serait à voir de près — mais la « substitution » est toujours présente, plus sournoise que du temps de Ragon. Je pense, j'espère que certains parmi mes Frères suivent encore la « voie droite ».

En conséquence ils n'ont pas été arrêtés par les difficultés mineures qui lèvent immédiatement sous les pas lors d'une initiation. Prenons dès le début : le symbolisme hermétique du Cabinet de Réflexion... Il s'agit du ternaire suffisamment connu : soufre, sel et mercure. Le soufre et le sel matériels sont là, sous vos yeux. Où est le mercure ? Vous pensez tout naturellement qu'il s'agit d'un des premiers problèmes symboliques et initiatiques soumis à votre perspicacité. Vos Frères sont là, pour vous aider dans vos méditations si vous n'êtes pas encore suffisamment averti de ces choses qui, si simples qu'elles soient, demandent une préparation au moins sommaire. Quand vous serez sur la Voie, il vous appartiendra de marcher seul...

---

(6) J.-M. RAGON : *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes.* Grade de Rose-Croix (Paris, 1841).

Pourquoi cherchez-vous ? Tout effort est inutile. La solution est si simple, mais il fallait la trouver. Cent-quatorze ans après Ragon, le malheureux ternaire est scientifiquement expédié aux oubliettes...

« *Traditionnellement se trouvent (dans le Cabinet de Réflexion)... parfois aussi des objets symboliques... tels que du sel, du soufre. (Bien entendu, il faut éviter tout poison, comme le mercure)...* » (7)

Croyez-vous que du gaz d'éclairage à l'absence de Mercure les connaissances initiatiques aient beaucoup évolué... ?

***

Tout en faisant allusion aux événements contemporains, Jean Baylot n'a pas cru devoir étudier au fond un problème qui, depuis quelques années, soulève des critiques acerbes ou des appréciations plus nuancées, voire plus favorables : celui des rapports entre l'Eglise et la Franc-Maçonnerie (8).

Vous sentirez, en parcourant les derniers chapitres de son étude, que si des Francs-Maçons s'égarent sur une « voie substituée », on est contraint, en toute impartialité, de constater que dans l'Eglise il existe aussi une « voie substituée », aussi néfaste pour l'esprit que celle des pseudo-Frères. A vrai dire, nous pouvons avoir l'impression que des efforts ont été tentés, le sont encore, pour parvenir à s'entendre tout en allant chacun son chemin. Mais, il faut essayer de vous remettre dans la situation qui était celle des Francs-Maçons et des fidèles de l'Eglise à la fin du XIX^{e} siècle, et pendant le XX^{e} jusqu'à ces dernières années.

De chaque côté, des guerriers enfiévrés manient un gourdin qui n'est pas toujours symbolique. Au nom du Seigneur — dieu des armées... — on invective contre les Frères-Trois-Points, les « casseroles ». En face, on se réjouit de crier « Croâ... croâ... » au passage d'un prêtre. « La Calotte » rend coup pour coup au « Pèlerin » et à la « Croix du Dimanche » qui, sous la plume de La Hire, ressasse aux lecteurs les plus ahurissantes histoires relatives aux apparitions de Satan lors des Tenues Maçonniques. Négodule et le cousin La Chouette se contentent à voix très basse, en un presque imperceptible chuchotement, les terribles secrets du « ... « *manitou* » *Franc-Maçon Weishaupt* » (9).

C'est aussi l'époque malheureuse où, dans un de nos petits bourgs du Bas-Maine, des paysans refusent du lait à l'institutrice publique mère d'un jeune enfant... Epoque plus malheureuse encore, quand le Maître en chaire de ma Loge nous lit un jour la lettre que lui a envoyée un petit commerçant rural. Celui-ci, sur le point d'être acculé à la faillite, écrit au Vénérable, et, très sérieusement,

---

(7) *Cahier du Grade d'Apprenti au Rite Français*, p. 25, (Grand-Orient de France, 1955).

(8) Le mot « Eglise » est pris ici, comme en tout autre endroit du texte, dans le sens français, restreint à l'église catholique.

(9) *La Croix du Dimanche*, 1er janvier 1928.

propose de vendre son âme en échange de fonds qui le renfloueraient. Nous n'en rions pas. Nous sommes même sincèrement attristés, car le pauvre bougre a de lourdes charges de famille, et il offre son âme comme il se jetterait à l'eau.

Cette époque que j'ai intensément vécue ! Je la revis en écrivant ces souvenirs... Un matin je sors de la maison, située en plein centre de la ville. Sur la porte, sur le mur, s'étalent de grandes affiches, imprimées en grosses lettres noires sur fond d'un bleu vraiment agressif. De telles affiches ont été placardées par les soins de l'Union Catholique — je l'ai su ensuite — sur les murs de la Loge et sur les maisons de mes concitoyens, Francs-Maçons ou supposés tels. Avec de l'eau chaude et une éponge je décolle soigneusement cette affiche, pendant que je sens tous les yeux des voisins qui, cachés derrière leurs volets, guettent la déconvenue attendue du « Frère-Trois-Points ». C'est aujourd'hui une des plus belles pièces de ma collection. Si je vous en donne le texte, c'est simplement pour que vous essayiez de comprendre ce que peut être la vie d'un Franc-Maçon dans une petite ville de province vers les années 1920-1940...

Pour soigner les LEPREUX en Océanie
Pour faire la chasse aux ESQUIMAUX
Pour enseigner les NEGRES de l'Afrique Equatoriale
Pour adoucir les CANNIBALES

ON DEMANDE DES FRANCS-MAÇONS

Les candidats missionnaires ne seront assurés de rien.
Nul travail garanti. Funérailles discrètes en cas de mort.
Les Francs-Maçons qui se laisseraient tenter sont priés de s'adresser aux Procures des Missions.
Ils éviteront ainsi le retour des Congrégations missionnaires.

Il y a deux ou trois ans, je causais de ce passé avec un prélat dont le caractère, l'intelligence et la courtoisie m'ont séduit. Des conversations que j'ai eues de temps à autre avec lui, je retiens une phrase qui fut pour moi comme une illumination :

« Monseigneur, vous connaissez bien la Franc-Maçonnerie, et un certain nombre de ses membres. Comment pouvez-vous expliquer ce déchaînement de haine qui, pendant plus de soixante années, opposa nombre de catholiques à « la secte » ?

« Pour ma part, je me refuse à n'y voir qu'une sotte affaire politique. Alors, les histoires de sorciers, de suppôts de Satan, de gens qui crachent sur les hosties,

qui les foulent aux pieds. Bref, tout ce qu'a pu inventer l'imagination malade d'un Léo Taxil... » (10)

« Eh bien ! Monsieur Lepage, ces histoires... Quand j'étais jeune prêtre, j'y ai cru... »

Ainsi, voilà à quoi ont abouti du côté des Francs-Maçons tous ceux qui suivent les mauvais prophètes sur les « voies substituées », tous ceux pour lesquels la Parole — qui est Verbe divin — est vraiment « perdue ».

Je crois que le mal est sans remède. Plus nous pénétrerons dans l'ère apocalyptique plus les faux-prophètes seront écoutés. Quelques voix crieront dans le désert. Tout au moins aussi longtemps que le droit leur en sera donné.

Des Jean Baylot du côté des Francs-Maçons...

Des François Mauriac du côté des catholiques...

« *Dans* L'Oblat (*que Huysmans*) *écrivit à Ligugé, à l'époque où Emile Combes venait de faire voter les lois contre les congrégations religieuses, ses réflexions à ce sujet sont des plus médiocres. Il dénonce, dans le style des journaux de droite, les Francs-Maçons et les Juifs, sans tenter le moindre effort, à aucun moment, pour remonter jusqu'à l'affaire Dreyfus, jusqu'aux positions prises par le clergé et par les fidèles : aucun effort pour comprendre quelles fautes se payaient alors...* » (11)

Marius LEPAGE.

(10) Le meilleur ouvrage d'ensemble consacré à Léo Taxil, à son histoire et à... ses histoires est le livre de poche présenté par Eugen WEBER : *Satan Franc-Maçon*, Collection Archives, aux éditions Julliard.

(11) François MAURIAC : Préface à *L'Oblat*, Edition de l'Imprimerie Nationale, André Sauret édit., 1954.

INTRODUCTION

Commentant dans la Revue d'Histoire de l'Eglise de France (1) *avec une bienveillance dont je lui demeure reconnaissant, mon Dossier Français de la Franc-Maçonnerie Régulière, Pierre Chevallier a émis l'avis que ce travail « marquait une date dans l'histoire » de cet ordre en France. Coïncidence Alain Guichard dans* Le Monde *et mon ami Marsaudon, exprimaient dans le même temps, et sans s'être concertés, des opinions voisines.*

Il ne s'agissait pas de remarques de caractère laudatif dont je n'aurais pas l'indiscrétion de faire état ; c'est l'effort d'objectivité dans ma recherche que reconnaissaient mes critiques, et par elle la valeur des conclusions. Un tel jugement m'encourageait à mettre en chantier une nouvelle découverte : à quel moment et dans quelles circonstances la Franc-Maçonnerie, en France, avait-elle dévié de la route traditionnelle ?

La conclusion du premier livre posait ce problème.

J'aurais hésité devant l'entreprise si D. Ligou n'avait récemment publié une forte et remarquable étude.

C'est toute la vie de la Franc-Maçonnerie devenue irrégulière qu'il y retraçait, à partir de 1870 avec une conscience et un talent d'historien que confortent des qualités d'exposition et d'écriture. Ces mérites suffiraient à faire de ce livre un très beau livre. Il a de surcroît celui plus remarquable encore de la sincérité et de la vérité (2).

Les écrivains parlant au nom de la Franc-Maçonnerie irrégulière, ont toujours tenté de dissimuler la réalité de son action politique et de son militantisme antireligieux. Il n'entrait certes, dans leur dessein, aucune intention frauduleuse. Peut-être une gêne, en soi fort révélatrice, tant il est évident que des développements d'ordre politique ou simplement temporels, exprimés au nom d'un ordre initiatique posent une question d'authenticité ou plutôt de plausibilité et de vraisemblance. Authenticité : cette association parle-t-elle vraiment au nom

---

(1) Tome LII, 1966, f° 186.

(2) D. Ligou, *Frédéric Desmons*, Paris, Gedalge, 1965.

d'un bloc d'adhérents, pourtant réputés par ailleurs, libres de leurs choix doctrinaux ou circonstanciels ? Plausibilité et vraisemblance : pourquoi ce truchement solennel et pour le moins archaïque pour émettre des jugements sur des circonstances contingentes offertes à la critique de tous, jugements ou choix pour lesquels la nature des sujets traités n'appelle en aucune manière des impedimenta rituels ou symboliques, un tel arroi n'offrant de toute évidence aucun secours spécifique et ne constituant au mieux qu'un encombrement. Voilà qui explique la gêne. En niant l'évidence, on pare l'objection majeure : que devient la « liberté de conscience », si hautement proclamée, dans une association qui lance des mots d'ordre et conduit des actions ?

Je voudrais que la lecture de ce qui suit souligne comme démonstrative, la netteté avec laquelle nous exposons à cru et sans fard les éléments du problème, alors que les partisans d'une soi-disant maçonnerie vouée aux œuvres profanes sont aussi résolus à s'y mêler que péremptoires à le contester. Le livre de D. Ligou a changé cela, mais entre la fin de la Révolution qui vit le rétablissement de la Franc-Maçonnerie Française par Rœttiers de Montaleau, rescapé de la Terreur, et les débuts de la III^e^ République, après Sedan et la Commune, toute une période restait inexplorée.

Certes des histoires ont été ou seront éditées, superficielles ou romancées ; l'exécution typographique ou la qualité de la recherche et de la présentation iconographique n'y sont pas garants d'exactitude. On cite des noms, pratiquant le plus contestable des amalgames et omettant la différence foncière de l'institution de notre époque avec la Franc-Maçonnerie de jadis dont les membres ne sauraient cautionner la mutation radicale. Je n'ai pas lu de critiques de mon précédent livre, mettant en cause ses références et ses conclusions. Mon ami Corneloup lui-même, dans une préface heureusement démesurée car elle apporte un intérêt à un texte qui avait grand besoin de ce renfort (3) *n'a élevé que des observations mineures : mon titre « Dossier » lui a semblé inadéquat et relever d'un complexe procédurier. Dans la même semaine, le Directeur des Archives Nationales répondait obligeamment à quelques questions que je lui avais posées. Il désignait les « dossiers » à consulter. Cette observation ramène à leur valeur les contestations de vocabulaire de mon contradicteur.*

De la fin de la Révolution à l'ouvrage de D. Ligou tout est à approfondir sinon à explorer.

Les historiens et parmi eux les plus récents, Gaston Martin et Albert Lantoine, ont passé très vite sur une période qui a pourtant vu se succéder en comptant les Cent Jours et la Commune, douze régimes, dans un film chaotique dont nombre de passages demeurent flous.

C'est précisément dans cette période et plus particulièrement aux débuts de la deuxième Restauration, que l'on voit apparaître les premières manifestations politiques publiques de Loges Maçonniques.

---

(3) *Le Cowan*, Vitiano, 1966.

Une telle apparition a été préparée. Elle tranche tellement sur la neutralité observée dans les années qui ont précédé 1789, sur la docilité « panurgéenne » marquée au cours des prémices révolutionnaires, sur l'absence totale de réactions dans le cours des passages de la Terreur et des événements de Thermidor, qu'il a fallu tout un cheminement qui les prépare, et grâce auquel une Loge Maçonnique intervient, un jour, dans la vie politique. C'est le point de départ que l'on recherche ici.

Pour le déterminer quelques faits fondamentaux doivent être retenus.

La Franc-Maçonnerie, comme l'établirait son titre si son histoire n'était pas évidente, a été conçue pour conserver à l'usage éthique ou formatif les pratiques des confréries médiévales de constructeurs.

Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, des personnes étrangères au métier de bâtir, ont jugé que des mœurs corporatives formées en des temps exceptionnels dans l'Histoire de l'Humanité, où l'exercice d'un métier a négligé ou placé au second plan l'aspect utilitaire de l'effort, la notion de paiement de revenu, les traits professionnels économiques et sociaux pour s'attacher à la valeur spirituelle de l'action, avaient une qualité exceptionnelle. Elles étaient mieux que rares. Elles avaient surgi soudainement, dans un ensemble passager, dans des conditions qui ne seraient jamais retrouvées. L'art de bâtir des sanctuaires était passé des clercs aux laïcs, mais ces laïcs, par leurs origines, leurs études et leur mentalité, restaient mieux qu'imprégnés de religiosité. Ils adhéraient au sens de liaison, d'inclusion institutionnelle à la religion qu'ils servaient, dont ils demeuraient mieux que des organes. La notion de profit était aussi indifférente que celle d'agnosticisme. Ils travaillaient pour leur foi, par leur foi. Ils demeurent la plus extraordinaire référence pour secourir la notion d'âme. Cette inclusion totale, cette appréhension par le milieu qu'ils servaient, explique l'exceptionnelle valeur de leurs productions. L'audace et la perfection technique, les nécessités mnémotechniques ou éducatrices de la « Bible de Pierre », tout cela engendre une structure sociale, une hiérarchie des valeurs, une préparation, une sélection et un renouvellement des élites, un système de culture portant au plus haut degré, lourd du sens anglais d'efficience, toutes les aptitudes qui sont en l'homme. Et tout cela par le secret de conjuguer, de géminer plutôt, en toute démarche humaine la piété et le travail, l'action et la création en vue d'une extraordinaire richesse potentielle. On pourrait dire de cette époque, qu'elle fut celle de l'efficacité par la Foi. Ce n'est plus la Foi et la science associées, équilibrées. C'est la Foi fécondant la science.

La Franc-Maçonnerie moderne, si tant est que cette notion d'actualité lui soit applicable, n'a de sens que par référence à ce passé. Si on le perd de vue, la Franc-Maçonnerie n'est plus qu'une bizarrerie injustifiable. Elle tire sa valeur de l'arrivée d'éléments étrangers aux corporations, venus en quantités croissantes, très limitées aux débuts, massives sur le tard, lorsque la construction gothique s'interrompit. Dans quel but venaient ces « profanes » étrangers au métier ? On ne le saura jamais de façon précise. Mais il est remarquable que leur flot ait

grossi à mesure des besoins de durée, de telle sorte que l'ordre fût maintenu. La volonté de maintenir étant évidente, le but n'est pas séparable des prémices. Il n'y eut pas concert. La parole reste donc aux fondateurs acceptés, lesquels ne se sont proposés que de perpétuer les idéaux de l'entreprise. Il n'y eut même pas connivence entre ces mainteneurs égrenés dans le temps. Il y eut adhésion profonde. Ceci ne s'explique qu'en référant au passé des engagements qui ne créent pas, qui perpétuent.

Pourtant aux yeux du public, la Franc-Maçonnerie est une association comme les autres, dont la seule originalité est de conspirer tout en bafouant les sentiments religieux. Ce qui est plus grave, c'est qu'aux yeux de beaucoup de ses adeptes, de ses adhérents devrait-on dire dans ce cas elle est également une Société, parmi les autres, dans le foisonnement des lieux de conjonction ou de rencontres qui constituent ces points fixateurs que sont les associations. Ceux-là encore, bien qu'adhérents, donc favorables, le tiennent souvent pour une réunion de conjurés, au moins de conjurés honoraires et c'est cette qualité supposée qui fonde auprès d'eux son prestige. Sans y prendre garde, en lui conférant une telle renommée, ils ont injustement fomenté ou propagé son discrédit.

Comment une Société initiatique a-t-elle pris l'allure et la réputation d'une association profane ? Comment sa mission d'entraîner vers les voies sacrées a-t-elle bifurqué vers le prosaïsme du quotidien ou vers une certaine exaltation des révolutions brutales, en tout cas vers le culte de la politique et la sujétion aux vieux mythes des utopies dérisoires ? Voilà ce que l'on se propose de rechercher.

Comment une association née pour la préservation du sacré, en est-elle venue à lui infliger l'offense majeure de le nier ?

Il est superflu de promettre que la recherche sera menée avec une modération contenue par l'exclusif souci du vrai. L'entreprise n'est pas destinée à enseigner, ou à confondre, encore moins à conclure sur quelque anathème, visant qui que ce soit. On s'attachera à l'objectivité parce que c'est une nécessité dans une étude dont la valeur suppose dépouillement et rigueur. Les qualités, si elle en a, viennent après.

Je n'ai pas le souci du procès lui-même mais de la préservation du bien qu'il met en question : le sens de la Franc-Maçonnerie authentique transmise intacte dans l'arche médiévale où les bâtisseurs l'ont à jamais déposée, le constituant en une valeur de révélation, qu'ils ont su recueillir et à laquelle les hommes n'auront plus d'accès que par leur entremise.

La clarification ici tentée est-elle utile ? J'en étais assuré. En lisant le livre d'André Thérive (4) *qui se trouve être, à la fois son testament et sa plus belle œuvre, ma conviction a trouvé un support supplémentaire. L'écrivain dont le grand talent est fait de vérité et de simplicité, a livré ses réflexions avec une sincérité poignante. Et voilà que ce penseur toujours admirablement informé a*

(4) André THÉRIVE, *Entours de la Foi*, Grasset, 1966.

dans un chapitre au titre désagréablement significatif : le « Janus maçonnique », témoigné par sa propre ignorance de celle de l'opinion, l'origine de l'ordre, qui le définit et, pourrait-on dire, le sanctifie, ne retenant pas son intérêt. Il énumère jusqu'à les confondre, les dénominations des corps maçonniques et ne circonscrit pas les idées dont les uns ou les autres se réclament. Ainsi la conclusion est-elle résumée par l'intitulé péjoratif du chapitre. Il n'y aurait pas de Maçonnerie sincèrement spiritualiste. Un corps hostile à toute pensée religieuse, apparaîtrait suivant les besoins, à visage découvert ou dissimulé. J'ai trouvé dans l'erreur, certes excusable d'un moraliste sincère, une exhortation à insister sur ce qu'était vraiment l'ordre maçonnique.

Je voudrais conclure cette introduction par une précaution que je dois à mes lecteurs.

Mon sujet était considérable. Pour le traiter, avec l'appui des extraits, références, indications de sources et analyses diverses, plusieurs volumes seraient nécessaires. Tout dire poserait donc deux problèmes : celui des ressources d'édition et celui de l'audience, ou plus exactement, de l'utilité de ma recherche.

J'ai opté pour un survol de cet immense problème. J'ai tenu pourtant à conserver l'essentiel. Je me suis attaché à ce que rien ne soit superficiel ou discontinu. Lorsque les citations, les matériaux, les documents ont paru trop compacts, j'ai réduit, sans jamais altérer. Tout peut être contrôlé. Rien, sauf erreur de bonne foi, n'est tendancieux ou seulement habile. La cause que je voudrais défendre ou plutôt le dépôt que je tente de sauvegarder ne souffrirait pas une action qui ne tirerait pas sa force d'un vouloir obstiné, sinon réussi de bonne foi.

Je la revendique, même dans le cas d'échec, ou, simplement, d'erreur.

I

LE TRAVESTI

C'est une de nos outrecuidances les plus grotesques à nous barbares, à nous ignorantasses, de poser au législateur des générations futures. Ces générations pour qui nous prenons la peine de ressentir des inquiétudes et de préparer des garde-fous, nous rendront au centuple la pitié que nous inspire à nous-mêmes l'homme des cavernes et leur compassion sera beaucoup plus autorisée que la nôtre. Laissons l'avenir à lui-même.

Auguste BLANQUI.

1

LA BREVE HISTOIRE DE L'ORDRE DES ILLUMINES

LES ILLUMINES DE BAVIERE

Tout a commencé en Allemagne.

Le 1er mai 1776, un jeune professeur de l'Université d'Ingolstadt, en Bavière, titulaire de la chaire de droit canon, fondait avec quatre compagnons, étudiants en droit, une société dont les débuts modestes ne laissaient pas prévoir la future notoriété.

Pourtant cette création allait marquer profondément l'histoire de la Franc-Maçonnerie comme de l'Europe elle-même. L'ordre maçonnique s'était propagé sur le continent depuis 1725. Son point de départ était la Mère Loge Anglaise et ses chartes séculaires. L'entreprise d'Adam Weishaupt allait perturber les mœurs et le cours de cette Franc-Maçonnerie, ouvrir sur sa route une bifurcation à la naissance de laquelle de nombreuses générations hésiteraient, s'interrogeraient. Certaines l'empruntant dévieraient.

L'idéal qui portait la Franc-Maçonnerie, jusque là strictement fidèle à ses sources, était proposé aux adeptes à des fins de culture, de méditation, d'enrichissement personnel. Je l'ai dit dans l'Introduction : Il s'offrait comme une ascèse. Il se déduisait, par filiation continue, des foyers spirituels dans lesquels s'animaient les constructeurs gothiques. Il n'a pas changé de nos jours et ne peut pas changer. Il tend à partir des formulaires conservés, des rites perpétués, au maintien du climat qui projeta et entretint la dynamique créatrice par laquelle s'édifièrent les sanctuaires gothiques, créant et portant au paroxysme la puissance d'un art et sa perfection, par la puissance de la foi.

La diffusion de la Franc-Maçonnerie en Europe demeurait inspirée par cette source éminente. En Allemagne, en France, aux Pays-Bas, en Suisse, comme en Angleterre, les Loges se réclamaient des vénérables coutumes des confréries et de leurs rites séculaires. Elles formaient des ouvriers par le parrainage des devanciers, et dans leur sillage. Il n'était pas question de nier ou même d'atténuer le haut climat de spiritualité impliqué par les origines. En Allemagne même ce climat était amplifié, exalté, par deux branches ardentes, issues du tronc maçonnique, fidèles à cette origine mais appelant précisément à la plus grande rigueur conservatrice, qu'il s'agisse des sentiments ou des pratiques : c'était d'une part la Rose-Croix, d'autre part la stricte observance fortifiant de leurs exigences les

ateliers issus de la Mère Loge Anglaise. A l'origine le mouvement de Weishaupt ne se réclamait nullement de l'Ordre Maçonnique, bien au contraire. Le fondateur jugeait celui-ci sévèrement, en flétrissait la futilité, le caractère superflu, ironisait les pratiques surannées. Il entendait faire tout autre chose.

Si le professeur d'Ingolstadt avait un modèle c'était plutôt l'ordre des Jésuites qui l'aurait inspiré. Cela du point de vue institutionnel, organique. Adam Weishaupt songeait à une milice, à l'action tenace mais discrète, comme lui apparaissait, vu de sa chaire universitaire, dans cette Bavière strictement catholique, l'action de la puissante compagnie de Jésus. Dissoute depuis 1773, il lui prêtait une puissance accrue, par une vie souterraine. Violemment anti-clérical comprimé dans l'obscurité de son rôle enseignant par la primauté des castes ecclésiastiques, il songeait à retourner contre l'adversaire, ce qu'il jugeait être les propres armes que celui-ci utilisait dans la clandestinité où Rome l'avait placé.

L'ordre dont rêvait Weishaupt, emprunterait aux successeurs d'Ignace de Loyola leur stratégie et leur discipline. Il substituerait à l'idéal du salut chrétien, la proclamation d'une marche possible des sociétés humaines vers l'état de perfection, et, partant de cette affirmation, en quelque sorte dogme central de son entreprise, définirait un système social harmonieux et équitable avec les voies et moyens propices à son établissement. Tout cela étant énoncé et mis en forme il restait face au plan de l'avenir humain, à élaborer, avec fermeté et patience, l'élite apte à suivre ces voies de salut et à promouvoir ce progrès. Trois moyens la feraient efficace : discipline, vertu, intelligence. L'ordre de Weishaupt avait pour tâche de la préparer.

C'était la reprise du vieux rêve des utopistes de tous les temps. C'était également l'antithèse des données maçonniques traditionnelles, tant par l'embrigadement des individus que par la substitution de mots d'ordre à l'invitation à penser, de fins profanes à la sollicitation spirituelle, de valeurs de culture énoncées à la quête par l'Initiation, de vérités immanentes.

Les fondateurs réunis dans la petite chambre d'Ingolstadt qu'occupait Weishaupt étaient cinq : le professeur et quatre étudiants en droit, ses élèves.

Cette mince phalange allait laisser dans l'histoire de la Bavière comme dans la Franc-Maçonnerie, des traces profondes, et pour la dernière, tenter dans l'avenir maints esprits entreprenants en leur fournissant un alibi ou un modèle.

L'hostilité du fondateur à l'égard de l'ordre Maçonnique est pourtant en 1776, une certitude. Deux années auparavant, il s'était mis en instance d'admission dans une Loge. Il avait été très désappointé en apprenant la divulgation des rituels, qu'il avait pu lire avant d'être initié. Convaincu de la valeur essentielle du secret, comme facteur de cohésion et d'action, ces indiscrétions ruinaient à ces yeux le prestige de l'ordre maçonnique. Elles le convainquaient d'inefficacité. Weishaupt liait la puissance au mystère, réputé arme totale. La connaissance de ses rites en dépouillait la Franc-Maçonnerie, au jugement de l'entreprenant professeur.

Cette tendance le rendra responsable, outre la substitution comme buts, de l'action collective à l'ascèse, de cette confusion qui a fait classer abusivement la Franc-Maçonnerie dans la nomenclature des Sociétés Secrètes. Il a constitué l'archétype putatif des organismes de conspiration et d'agitation clandestines.

Ainsi la connaissance des entreprises de Weishaupt est-elle indispensable à une bonne information sur les choses maçonniques.

Nous n'allons pas retracer l'histoire exhaustive des Illuminés. Nous renvoyons ceux qu'elle intéresserait au beau livre de R. Leforestier. Ce monument d'érudition, bien que relativement ancien a épuisé le sujet (1). Les quiproquos inhérents à toute traduction ont accentué la nocivité de l'entreprise bavaroise. Le terme d'Illuminés prend en France une acception mystique. En Allemagne même, Kirchberger ou Jung Stilling, viennent de Bohême et conduisent à Pasqually. Précisément les écoles maçonniques françaises qui inclinaient vers le mysticisme et l'occultisme, étaient ainsi qualifiées. Tout au contraire le terme appliqué aux disciples de Weishaupt signifie « éclairés » avec une acception de totalité, d'intensité (2) au sens que le siècle donnait en France, au terme de « Lumières ». Les sectateurs du professeur bavarois ne sont pas des adeptes de Claude de St Martin ou de Martinez de Pasqually, mais plutôt de Mably, de Morelly, de Diderot, d'Helvetins et, surtout, de Rousseau. La confusion ne sera pas sans effet sur l'interprétation à venir (3).

Le rêve d'Adam Weishaupt est d'établir un code et, simultanément, de former les magistrats qui en tireront parti exécutant ses règles, mettant en œuvre son éthique, façonnant sa jurisprudence. Le code définira le progrès de l'humanité, sa marche dans le temps comme dans l'espace. Le corps de magistrats guidera, contrôlera, animera et, à l'occasion, replacera les récalcitrants dans les voies efficientes. Il lui faudra donc culture, sagesse et rigueur. Il ne s'agit pas comme pour le Créon d'Antigone — et le prix était déjà lourd — de « rendre l'ordre de ce monde un peu moins absurde ». Le but est de perfection totale. Le code sera exécutoire, en ses fins expressément formulées, dans la discipline précise enseignée par l'élite formée aux hautes sciences et sélectionnée sur des tests de caractère, d'abnégation, de talents. Au terme, le bonheur humain assuré dans l'harmonie, pour le progrès, par la justice. Obscur, mais cheminant pas à pas et peu à peu souverain, l'ordre déclenchera les entreprises successives qui conduiront à ces fins édéniques.

On ne saurait dès lors trop soigner le recrutement d'hommes affectés à semblable mission. Les conceptions de Weishaupt sur la formation, le rôle et le contrôle de ses affiliés sont développées dans une littérature prolixe et minutieuse.

---

(1) R. Le Forestier : *Les Illuminés de Bavière et la F.-M. allemande*, Hachette, 1914.

(2) G. Pariset : *Babouvisme et Franc-Maçonnerie*, publications de la Faculté de Strasbourg, fasc. 21, 1924, Les Illuminés ne sont pas les mystiques mais les Très Eclairés.

(3) Dans le très beau livre qu'il a consacré à Kirchberger Antoine Faivre reproduit la définition donnée par ce dernier : « le mot illuminé signifiait un homme dont la raison et les connaissances naturelles étaient rectifiées, soutenues, éclairées par l'Esprit Saint... ». Centre de recherches d'histoire et de philologie, Martinus Nigoff, La Haye, 1866, p. XIII.

Les recruteurs, quêteurs de vocations, ensuite mentors guidant les débuts, contrôlant les aptitudes et surveillant les progrès portent un titre significatif : ce sont les Insinuants. Leurs manuels déroulent une abondante succession de préceptes qui tendent à régler leur comportement dans tous les cas imaginables disposés avec une sorte de minutieux raffinement. L'ensemble recèle maints truismes, assortis d'emprunts à Machiavel et, dans l'esprit de l'auteur, d'un emprunt aux techniques vraies et surtout légendaires de la Compagnie de Jésus qui expie dans l'Europe de la moitié du XVIII[e] siècle la vive hostilité déclenchée par son militantisme. Deux raisons à ce dernier recours. Le professeur Weishaupt, dans son Université bavaroise avait un compte à régler avec un ordre dont l'histoire ne compte plus ce genre de heurts, s'apparentant aux réactions dites anticléricales. Querelles professionnelles, rancunes ou jalousies de laïque, les mobiles de Weishaupt ne se plaçaient pas à un très haut niveau. C'est pourtant là qu'il faut rechercher l'origine de la campagne qui sera menée quelques années plus tard à propos des prétendus Supérieurs Inconnus. C'est que le nom des Jésuites était lancé pour l'imitation de leurs règles d'action et l'exécution de leur méthode, à un moment où, en Europe, l'ordre fondé par Ignace de Loyola avait été dénoncé un peu partout. C'est en 1762 que Louis XV l'avait banni de France, précédant son interdiction générale.

Sur la structure légendaire et les dessins prêtés à la Compagnie de Jésus, Weishaupt avait donc conçu son institution comme un réseau hiérarchiquement déroulé sur la Société de son époque, implantant dans tous les milieux des noyaux d'hommes sûrs, soudés par une discipline née de leur fusion intime, de leurs réflexes synchrones et bien sûr de leur obéissance à une direction éclairée.

Il s'agit d'exercer l'art souverain du commandement des hommes. L'inspiration rejoint la théorie des « minorités agissantes », que pratiqueront avec un pragmatisme plus ou moins avisé les agitateurs sociaux du XIX[e] siècle et que, sur cet exemple, Georges Sorel formulera, car ses *Réflexions sur la Violence,* sont une méthodologie de l'action mue par les minorités organisées. Elle inspirera plus tard les consignes méthodiques d'un Lénine (4). Leur utilisation moderne, sous un vocabulaire tout neuf, souvent à prétentions savantes, les constitue en anticipatrices, aux analyses des réactions des masses de Gustave Lebon et aux procédés décrits dans *Le Viol des Foules* (5). Elles sont caduques aujourd'hui car les méthodes modernes de publicité s'y sont substituées, après les avoir assimilées. La clandestinité organique, le mécanisme des ressorts mis en œuvre demeure insaisissable, mais nul ne conteste la puissance de ce que l'on appelait hier des cellules et de ce que sont aujourd'hui, des réseaux. Weishaupt ne pouvait prévoir le perfectionnement et surtout la puissance des moyens audibles ou visibles par lesquels s'établit le conditionnement simultané de millions d'individus, amplifiant à l'infini pour un seul homme le moyen d'être entendu

(4) Cf. *La Maladie Infantile du Communisme.*

(5) Serge TCHACOFINE, Gallimard, 1952.

sans être contredit, et substituant désormais aux Sociétés Secrètes telles qu'après Adam Weishaupt, les connut le XIX[e] siècle, le pouvoir prodigieux né de l'apanage public d'un monopole de communication. On n'y insistera jamais assez. On éprouve en France, en abordant l'étude du mouvement des Illuminés la confusion déjà signalée comme née de leur titre. Illuminés ? Cette désignation évoque les grands mystiques de l'histoire, charlatans ou sérieux, faiseurs ou inspirés, Cagliostro ou Sainte Thérèse. Et le quiproquo ne contribue pas peu à accréditer l'apparentement maçonnique des Compagnons d'Ingolstadt. La langue allemande, et la référence latine sont en cause. Ces *illuminés* sont des *éclairés* et les hommes de Weishaupt sont plutôt rationalistes que spiritualistes.

L'ordre devait d'ailleurs dans les premières périodes de sa gestation porter le nom « d'ordre des Perfectibilistes » et l'on avait même songé auparavant à le nommer « Ordre des Abeilles ». Voici les thèmes que sous ce premier titre, plus exact, le fondateur exposait à ses émissaires : « On montre, écrit Weishaupt, les défauts de la Société civile et combien peu l'on doit s'y fier à l'aide des autres et même de ses amis. On dit combien il est nécessaire de nos jours que l'un s'unisse à l'autre ce que les hommes pourraient avoir le ciel sur la terre s'ils étaient unis, et que seule leur désunion est la cause de leur sujétion. On développe ce thème par des exemples, des fables, celle par exemple des deux chiens qui gardaient les troupeaux et les ont bien défendus tant qu'ils ont été unis. Tout Novice devra collectionner des exemples de ce genre, et avoir à sa disposition des livres qui traitent de la force que donne l'association etc... On finit par dire que les associations secrètes pourraient faire plus encore et l'on indique pourquoi. On cite comme exemple, l'ordre des Jésuites, celui des Francs-Maçons ; les sociétés secrètes de l'Antiquité. On affirme que tous les événements importants de l'histoire du monde sont amenés par cent causes et ressorts cachés parmi lesquels les sociétés secrètes jouent le rôle le plus important. On vante le plaisir qu'on éprouve à exercer un pouvoir occulte, à posséder les connaissances les plus secrètes et les plus mystérieuses. On cherche à découvrir la passion dominante du candidat et on le persuade qu'elle ne peut être satisfaite que par l'affiliation à une société secrète » ([6]).

La mise en ordre des sociétés humaines postule donc la mise en place des compétences. La Société secrète a pour mission de les découvrir, de les constituer en corps et d'en faire admettre le primat. La sélection assurée elle les forme, les prépare à leur mission, les met aux postes clés, ensuite, nantis de consignes. Le recrutement d'abord : les recruteurs portaient, ai-je dit, le titre expressif « d'Insinuants ». Un vade-mecum minutieux guidait leur prospection. On y étudiait avec minutie les réactions possibles des candidats. On les classait en catégories. On fournissait un catalogue de réponses appropriées. Les procédés propres à déceler les vocations, dans tous les milieux et tous les cas étaient énoncés. On précisait l'instant où les dispositions favorables de l'impétrant

([6]) *Archives Secrètes de la Maison de Bavière*, cité par LE FORESTIER.

paraissant certaines l'Insinuant laissait pressentir par révélations soigneusement dosées son appartenance à une Société secrète. Il s'agissait de demi-confidences, subtilement échelonnées pour que la curiosité excitée devienne son auxiliaire, que le candidat demande, s'enthousiasme et dans cet état passionné, soit à la fois plus vulnérable et plus véridique.

La lecture de ces instructions rédigées par Weishaupt, laisse une impression extraordinaire. Dans les officines plus ou moins légendaires, où se trament ou sont réputées se tramer, à notre époque les schémas d'action proposés aux agents secrets, on ne saurait découvrir de modes de présence plus complètes. On y trouve ou l'on suggère à la fois des recettes d'Etat-Major, et des moyens d'application et avec l'obstination de patients joueurs à la fois méthodiques et échevelés. Tout cet ensemble n'est destiné ni à conquérir des territoires, ni à imposer une autorité, ni à ramasser des richesses. Il s'agit au premier stade de la conquête la plus difficile, celle des individus. Il ne suffit pas de leur soumission indifférente passive ou obéissante, de leur discipline ou de leur acquiescement. Il faut gagner leur confiance totale, sans réserve, leur enthousiasme. Cette conquête est celle de chacun des individus dont l'agrégation formera un bloc solide. Ils seront donnés à leurs chefs. On doit donc, dans leur infinie diversité, discerner les ressources de dissimulation, gagner les adhésions, désarticuler les raisons de refus : patience, mais exigence. « Il ne faut pas brûler les étapes, recommandait Weishaupt, le 21 mars 1772 à son lieutenant Zwack ; vous procédez trop rapidement et sans préparation, particulièrement avec des gens qu'il faudrait amener par des chemins détournés, là où on les attend. Vous devez procéder peu à peu, par des détours, des arrêts, des moments d'attente, faire d'abord naître des désirs imprécis et vagues, puis, quand le candidat arrive à les manifester, lui montrer l'objet qu'il saisira, alors des deux mains » (7). « Quand le candidat a du zèle et le désir ardent d'être reçu, on peut lui faire entendre que l'Ordre n'y tient pas et que l'adhésion n'est accordée qu'avec difficulté » (8).

Les prescriptions visant la formation du candidat, sa mise en condition dès ses débuts, ne sont pas moins minutieuses. Son admission prononcée, le nouvel adepte est nanti d'une fiche signalétique (9). Aux indications d'état civil s'ajoutaient, fournis par le novice, avec le maximum de détails, les éléments d'un curriculum vitae minutieux. Tous ceux qui sont intervenus dans le recrutement du postulant consignent leurs observations. Ils doivent contrôler les déclarations de l'intéressé mais surtout fournir leurs remarques précises sur son caractère, ses possibilités, ses sentiments religieux, le crédit qu'il mérite, ses potentialités diverses, ses passions, ses relations, ses moyens financiers et, à ce propos, la ponctualité prévisible dans le règlement de ses cotisations. Le dossier suivra le néophyte et

(7) DS 231, cité par LE FORESTIER.

(8) DS 55, cité par LE FORESTIER.

(9) Le souci d'échapper à la critique, de déborder sur la politique, m'interdit tout rappel de semblables méthodes utilisées à notre époque.

sera soigneusement tenu à jour. Cette formalité inaugure le noviciat, dont la durée variable, était en moyenne de deux ans.

Pendant cette période, l'Insinuant était institué : Supérieur. Il devait, écrit Le Forestier « être un guide adroit et paternel, se garder d'adresser à la légère des reproches à son subordonné, l'empêcher de s'ennuyer, lui imposer d'abord un travail facile, l'habituer surtout à l'ordre, à la ponctualité, à l'obéissance, lire fréquemment avec lui de bons livres, lui donner une curiosité sur la façon de prendre des notes et de faire des extraits, savoir le tenir en haleine en ne lui communiquant pas, en une fois, tous les renseignements, en tenant toujours quelque chose en réserve comme moyen d'exciter sa curiosité pour pouvoir ranimer son ardeur quand il commençait à tiédir, l'encourager à se rendre par son zèle digne de recruter à son tour. Il lui fallait, aussi, être un mentor vigilant et sans faiblesse, soumettre son élève à une surveillance incessante, tenir la main à ce qu'il observât scrupuleusement les statuts, s'entretenir souvent de l'Ordre avec lui et noter s'il en parlait avec enthousiasme, sérieux ou froideur, mettre sa docilité à l'épreuve, se faire présenter fréquemment ses cahiers, lui rendre de temps en temps visite à l'improviste » (10).

Au sommet de l'ordre, sous la Direction de Weishaupt, Chef Suprême, les Aréopagites constituaient le Conseil Directeur. Ils étaient seuls à connaître l'histoire, en fait fort brève de l'Ordre, de sa fondation, le nom de son fondateur et l'ensemble de ses secrets. Jusqu'en janvier 1778, il n'y en eut que deux : Merz et Massenhaussen, ce dernier ayant causé bien des déboires. S'étageant entre les Novices et cette Direction Suprême, les groupes destinés à l'accueil des adeptes par promotions successives correspondaient dans les premières années de fondation aux deux grades : *Minerval* et *Minerval illuminé* (11) ; l'ensemble des groupes dans une ville constituant une « colonie ».

Cette hiérarchie fut diversifiée par la suite. Les novices étaient tenus à un secret absolu. L'engagement au secret était fondamental continuant à lier ceux-là même qui l'ayant souscrit, quittaient l'ordre sans avoir franchi le noviciat. Tenus à ce secret rigoureux, les novices avaient à travailler sans désemparer. Travail ardent, mu leur enseignait-on, par une véritable passion pour les buts de l'ordre. La préparation devait les porter à une sorte d'exaltation, sans que cela préjudicie à la discipline, car l'obéissance devait être totale.

Dans le secret, et sous l'engagement d'obéir, le travail consistait en lectures abondantes, conduites plume en main pour assurer des notes de repère. La connaissance devait être portée au niveau qui frappe l'entourage par sa sûreté et par son étendue, et à ce degré désignant les chefs. Les novices avaient à conduire leur effort en visant toujours cette conquête du commandement, la conduite des autres étant le but suprême de l'Ordre.

---

(10) Le Forestier : *op. cit.*, p. 60.

(11) *Illuminaten Orden : cl I Novicius Millervais, Minervatis illuminatus,* MSS Edena, 31 mai 1781, Bl. G. O. Pays-Bas XV, 7.

Tout en cultivant leurs propres moyens, les novices étaient conviés à recruter eux-mêmes en observant les précautions dont leur propre candidature avait été entourée.

La stricte obéissance formulée sans doute dans le souvenir du *perinde de cadaver,* était balancée par une contrepartie originale. Les enrôlés, astreints aux règles sans failles qui viennent d'être décrites, y trouvaient une garantie et un recours, d'autant qu'il ne s'agissait pas d'une faculté mais d'une obligation. Ils étaient tenus de remettre, chaque mois, à leur supérieur un pli cacheté, portant la mention *Quibus licet* ou *solé*. C'était une notice où le subordonné avait à juger son chef. Il devait en décrire le comportement vis-à-vis de lui. Etait-il bienveillant ou négligent ? Les ordres reçus devaient être énumérés. Les sommes remises étaient récapitulées. Formulant contre son chef les critiques, par abus ou carence, le signataire était même convié à énoncer ses griefs contre la Société. La remise du *Quibus licet,* même vierge, était obligatoire.

Jugé apte à servir l'ordre, le novice devenait *Minerval* (12). Il atteignait ce grade par une sorte « d'initiation ». En vérité, il s'agissait d'un plagiat de quelques rites traditionnels. Mais le terme était employé et c'est l'un des premiers — et d'ailleurs rares — emprunts au vocabulaire maçonnique, dans cette première phase de la vie de l'ordre.

Car le Système Illuminé utilisait une collection disparate et arbitraire de références, termes, évocations. Le tout était employé par convention et réuni sans cohérence, sans justification traditionnelle, emprunté à des sources très diverses, la seule explication à leur emploi pouvant être la sauvegarde d'un secret auquel ces bizarreries servaient de fumigène. Le chiffre était employé pour la plus grande partie des communications, documents ou correspondances. On utilisait le calendrier persan, commençant 630 ans après Jésus-Christ, l'usage n'ayant d'autre mobile plausible que de dérouter les curieux. Il n'y avait pas davantage d'explication au choix du terme « colonie » pour désigner les centres géographiques, ou « commandos » pour nommer les groupes particuliers. Les villes, sièges d'organisation, recevaient les noms empruntés à l'histoire ancienne sans que l'on puisse inférer de ce vocabulaire, de surcroît disparate, la moindre allégorie historique ou philosophique. Munich était Athènes, Ingolstadt, Eleusis et Eischadt, Erzeroum. Chacun des adeptes recevait lui-même un nom d'ordre, emprunté aux nomenclatures historiques, mais au hasard, sans préoccupations symboliques, révélatrices, fut-ce par un indice, de la carrière de l'intéressé. Weishaupt s'appelait Spartacus et son premier lieutenant à Munich, Manenhausen, se nommait Ajax. On rencontrait, pêle-mêle dans l'Ordre, Marius, Confucius, Scipion, Tite-Live, Démocrite, Tibère, Périclès, Le Tasse, Lucullus et même Tamerlan.

Aucune préoccupation initiatique, donc dans ces références calendaires, toponymiques ou patronymiques. Aucune référence aux philosophies ensei-

(12) Parmi ses inappréciables richesses, la Bibliothèque du G. O. des Pays-Bas possède une collection de notices en français sur les Illuminés, catalogue MSS XV, 11.

gnées ou aux événements vécus par les lointains parrains. Rien de l'histoire des métropoles ou des carrières des personnages ne mettait sur l'une quelconque des voies suivies par l'ordre ou des buts qu'il se proposait. Il ne pouvait y avoir davantage référence à la Tradition, à son enseignement poursuivi ou retrouvé et dès lors on recherchait en vain pour « l'initié » une explication synthétique, ou seulement intelligible dans un entassement diffus de dénominations historiques.

On se souvient qu'à la fondation, avant d'écarter la dénomination de « Perfectibilistes », Weishaupt avait songé à dénommer sa création « Ordre des Abeilles ». On saisit dans ces velléités, les superpositions fabuleuses. En invoquant Zoroastre et les Parsis, on se réfère au culte du Feu. La « Perfection » c'est l'ouvrage de l'Ordre, la discipline industrieuse des abeilles est à l'image des activités de l'adepte qui a compris. On perdrait son temps à pousser la recherche. Il s'agissait précisément de la dérouter par l'empilage étrange. Les Illuminés n'avaient d'autre dessein que celui de leur Créateur, ne se référaient à rien avant lui. Ils n'étaient qu'une Ligue, conçue à partir de préoccupations contemporaines.

Ainsi le terme d'initiation ne conduisait pas le Minerval, enfant de Minerve, sur la voie d'un renouveau ou d'une connaissance ; l'existence de la cérémonie et sa dénomination formaient écran sans que l'événement ait lui-même une valeur propre, encore qu'en principe, mais en principe seulement, la cérémonie se déroulât dans une forêt ce qui évoque la tradition des rites sylvestres tels les Fendeurs ou les charbonniers. Car dans son déroulement ni même dans son vocabulaire — le cadre forestier n'étant cité que comme un idéal auquel l'on revenait aisément — il ne revêtait pas l'aspect sinon la valeur, d'un rite de passage, bien qu'il comporte la prestation d'un serment proposé par un initiant « au port majestueux » et à la voix grave. Le postulant se liait à l'Ordre. Le texte le confirmait dans une stricte discipline, toujours tenu au secret absolu bien sûr, mais n'évoquait rien qui s'apparente à la fraternité des francs-maçons. Son formulaire n'empruntait ni à cette tradition ni à une autre. Il s'agissait d'une adhésion apportée dans une ambiance solennelle, renouvelée plutôt que formulée ; c'était une promotion exclusive du caractère de « passage » irréversible que revêt un rite initiatique.

Le Minerval n'était plus isolé, comme le novice dépendant de son seul « Insinuant ». Des séances étaient consacrées à la lecture d'Epictète, de Sénèque, d'auteurs anciens. Ces ouvrages introduisaient aux études proposées aux Assemblées Minervales. Un bijou en métal doré, suspendu à un ruban vert représentant un hibou était l'insigne des Minervaux. Son sens symbolique n'a jamais été éclairé par les dirigeants de l'Ordre, en raison peut-être de la difficulté d'expliquer le choix.

Le passage à la classe supérieure, celle des Minervaux Illuminés [13] s'accomplissait sans grandes formalités. Il comportait essentiellement le témoignage d'un

(13) Bl. G. O. des Pays-Bas, Mss XV, 8.

supérieur, attestant le travail accompli et fondant sur ces résultats une évaluation optimiste des travaux d'avenir. En signe de son « illumination » le Minerval troquait son ruban vert pour un ruban plus large porté en sautoir sur l'épaule droite et y transférait son hibou. Pas davantage de symbolisme spécifique au grade, comportant, même en esquisse, une première dotation initiatique. Les réunions particulières d'Illuminés Minervaux, étudiaient le comportement des affiliés, leur dossier, leurs résultats, conjecturaient sur la valeur d'avenir de leur concours. On y donnait, en plus de véritables cours d'orateurs.

La direction de l'Ordre appartenait aux Aréopagites, compagnons du début, en principe inconnus des adhérents. Ces membres chevronnés étaient supposés rompus à la discipline et à la règle, profès en sciences sociales et philosophiques. Mais les tout premiers, restés les seuls quelques années plus tard, ne devaient leur rang élevé qu'à leur qualité de premiers adeptes, aux temps difficiles où il fallait parer au plus pressé.

La masse d'archives témoigne de l'effort inouï fourni par Weishaupt, pour tirer de ses cadres le meilleur parti, par une articulation minutieuse et une discipline stricte. Une correspondance nourrie dictait les dispositions de détail, fouillait les cas multiples, tentait la synchronisation des activités. Impressionnant labeur dont le chiffrement accroissait le poids. Force fut de constater, après trois années de travail écrasant, la minceur des résultats. L'ingéniosité dans l'agencement du plan d'action, le labeur dans la conduite quotidienne de l'administration sociale, l'ardeur enthousiaste de la propagande, ne réussissaient pas à nourrir un flot d'adhésions.

Le groupe fondateur s'était trouvé affecté très vite par la défection de l'un des étudiants, la première des « aréopagites », Massenhausen — Ajax — compensée, il est vrai, par l'adhésion de Zwack lui-même ancien élève de Weishaupt, résidant à Munich où il préparait une carrière de diplomate. Mais cette recrue devait très vite poser des problèmes. Il prit le pseudonyme de Danaus. Au vouloir de direction souveraine de Weishaupt, le nouveau venu opposait la volonté de jouer lui-même un rôle de commandement. Après une collaboration aux débuts prometteurs, le néophyte devenait un rival, aidé par son talent et surtout sa présence à Munich, à la tête de la « colonie » la plus nombreuse. L'histoire de l'Ordre sera sans cesse perturbée par ces conflits d'autorité. Nous n'en dépouillerons pas les traits. Il suffit de les citer en signalant leur influence sur le développement.

En 1779, donc après trois ans, quels qu'aient été les efforts très réels et pour Weishaupt un travail inouï pour un homme seul, l'Ordre ne menait qu'une vie languissante, anémiée, confinée en Bavière, et rongée par les conflits d'ambitions opposant au fondateur, isolé dans son université excentrique, les Munichois forts du nombre et de la notoriété de la capitale.

Voilà la raison pour laquelle Weishaupt, qui, nous l'avons signalé, avait fondé son Ordre contre la Franc-Maçonnerie dont il stigmatisait l'inutilité

surannée [14] et en tout cas, sans elle, qui quêtait un peu partout — à son imitation — des rudiments de systèmes cérémoniaires propres à fournir les cérémonies de majesté et nantir les adeptes d'émotions, changeait de cap, d'attitude. C'est par la Maçonnerie qu'il tenterait le redressement d'une entreprise déclinante, qui, confinée en Bavière groupait après trois ans moins de cent membres. Ratatinée et débile, seul un renouvellement des perspectives, du terrain d'action et du commandement pouvait l'épanouir.

Weishaupt allait appeler à ce renouvellement la Franc-Maçonnerie qu'il avait dénigrée. Préparant ce recours il s'était fait recevoir en 1777 dans une Loge de la Stricte Observance.

Il se proposait de tirer de son entrée des avantages pour son propre recrutement, par contagion, émulation, séduction.

La Franc-Maçonnerie régulière traversait, en Allemagne, une période tourmentée de son histoire. Au Régime, dit Anglais, pratiqué dès sa fondation, des recherches avaient successivement articulé deux branches : la Stricte Observance et les Rose-Croix. Weishaupt dont on sait qu'il n'avait aucune considération pour la véritable Maçonnerie entendait bien ne se rattacher à aucun des systèmes, mais tirer parti de leur diversité en jouant son propre jeu et en tirant parti de cette faiblesse. En accord en ceci avec son représentant munichois Zwack, il conçut la création d'une Maçonnerie propre à l'Ordre Illuminé, qui superposait ses Loges aux Grades Minervaux, ceux-ci devenant une sorte de pépinière.

Les Illuminés ne perdraient pas pour autant leur spécificité. Les Loges de la nouvelle formation recrutant parmi les Minervaux eux-mêmes leur personnel. De surcroît on les rendrait indépendantes des systèmes maçonniques traditionnels et on les grouperait en une organisation appropriée en leur donnant vis-à-vis de la maçonnerie classique, un attrait supplémentaire. Enfin, au-dessus d'elles, et alimenté par elles, une nouvelle échelle de grades Illuminés travaillerait les meilleurs éléments et, par tris superposés, les préparerait à devenir les Cadres dirigeants et animateurs de l'Ordre, ainsi rénové.

La Franc-Maçonnerie serait donc placée en quelque sorte, en sandwich, articulée à partir du recrutement des novices, et pourvoyeuse des instances dirigeantes. Son rôle serait de faciliter le recrutement en reportant sur l'ordre de Weishaupt, la renommée et le prestige que la Franc-Maçonnerie traditionnelle avait dès ce moment-là réussi à gagner en Allemagne.

Le but était clair écrit Le Forestier : se dissimuler derrière la Franc-Maçonnerie pour mener la propagande anticléricale qui était un des buts immédiats de l'Ordre ; trouver dans les Loges fondées par lui des recrues plus nombreuses, y déverser les Minervaux dont on n'espérait rien tirer, donner au grade Minerval un cérémonial plus solennel que celui des Assemblées, voilà ce que

(14) Le Forestier, *op. cit.*, p. 137.

Weishaupt espérait tirer de la fusion apparente et partielle avec la Franc-Maçonnerie (15).

A Munich, Zwack et Weishaupt observèrent que plutôt que fonder une Loge de toutes pièces, comme ils en avaient, dans un premier temps, conçu le projet, il s'avérait plus expédiant de s'emparer de Loges existantes, bien choisies, jeunes, sans traditions confirmées et pouvant être réorientées par des personnalités avisées. Plusieurs Illuminés Munichois dont les Aréopagites Zwack et Salvidé, se firent ainsi recevoir dans la Loge *Théodore au Bon Conseil,* et y gagnèrent des partisans. Ils firent désigner un Vénérable Maître de leur choix. Après quelques semaines ils pouvaient considérer cette Loge comme conquise. Il n'y avait plus qu'à modifier ses règlements et ses rituels, et à l'amener à la rupture avec l'Obédience Centrale, la Royal York, dont elle dépendait. Les « Conjurés » tentèrent par le truchement d'une Loge de Francfort en relations avec la Loge Théodore, de recevoir une patente de la G. L. de Londres, en vue d'ériger la Loge munichoise en Mère Loge. C'est au cours d'une mission à Francfort qu'un coup de filet heureux allait apporter aux Illuminés une chance qui, durant quelque temps, mit en balance leur destin. Il s'agit du ralliement du baron Knigge, dont les dons d'organisateur allaient les doter de leur organisation définitive.

Ce gentilhomme, mondain, touche à tout, brillant mais superficiel avec une pointe de snobisme, physiquement fragile et mal-venu, appartenait à une vieille famille de Hanovre. Il se savait porteur malgré ses disgrâces, d'un don de séduction, servi par une culture très poussée. Par réaction contre certaines incapacités il éprouvait le besoin de plaire comme étant sa seule chance de porter sa vie. Sa carrière fut éclectique à l'image d'une personnalité éparpillée mais nantie de dons non négligeables. Chargé de fonctions économiques par le Landgrave de Hesse Frédéric II et un instant Directeur des Tabacs il anima un théâtre d'amateurs, composa de la musique et fut poète.

Knigge avait adhéré en 1772 à la Loge le *Lion couronné,* de Cassel, qui relevait de la Stricte Observance. Il était admis dans son Ordre Intérieur, sous le nom d'Eques à Cygno. Esprit mobile, il hésitait entre les recherches templières, les opérations alchimiques et les spéculations d'un ésotérisme teinté d'occultisme qui l'avait mis en relations avec les Rose-Croix. Convié, avant la réunion du Rite Rectifié du Whilemsbad, à donner ses idées sur le perfectionnement de l'Ordre maçonnique il avait conçu un système en 7 grades, faisant sa place à « l'éducation politique » et ménageant une ouverture à la maçonnerie, par ses classes supérieures, vers la direction des affaires des Etats pour réaliser le bonheur de l'humanité. Il retrouvait donc, avec une expression différente et, sans doute, moins systématique, une partie des buts de Weishaupt. On comprend que lors de leur visite à Francfort, il ait pris de l'intérêt pour les Illuminés. Weishaupt l'apprenant noue aussitôt des relations directes. En novembre 1780, Knigge

(15) Le Forestier, *op. cit.*, p. 198.

SIEYES, 122.
SIGAUD, 202.
SIGNOL Alphonse, 216, 217.
SILBERMAN, 248.
SILVIO PELLICO, 146, 175.
SIMON Aloïs, 349.
SIMON Jules, 372, 394, 395, 399, 402.
SORBI, 75.
SOREL A., 87, 88, 114.
SOREL G., 36, 68, 402.
SOULT (Maréchal), 82.
SOURDAN, 211.
SOYEZ, 247.
SPONI, 255.
STAEL (de), 61, 64, 84, 121, 133, 135, 419.
STAPLEDON Olaf, 430.
STAPSS, 85, 86, 89, 91.
STARCK, 66.
STASSART, 347, 349.
STEIN (Baron Henri), 87 à 89.
STENGERS, 348.
STERCKX, 322, 349, 350.
STEVENS, 346.
SUE Eugène, 337.
SUSSEX (Duc de), 227.
SWIFT, 431.

TAFFERY, 335 à 338.
TAJAN-ROGE, 369.
TALANDIER, 338.
TALLEYRAND (Neveu du Prince de Bénévent), 224.
TANGUEREL, 298.
TARDIEU, 243.
TASKIN, 243.
TAVERNE, 335.
TAVERNIER, 397.
TAXIL Léo, 19, 104.
TAYLOR, 185.
TCHACOFINE Serge, 36.
TCHERNOFF, 239, 258, 337.
TERRASSON, 213, 431.
TERRAY, 129 à 132.
TERY, 258.
TESSIER, 208.
TEST (Général de), 225.
TESTE, 122, 123, 247.
THERIVE, 26.
THIBAUDEAU, 122.
THIBAULT, 185.
THIERS A., 394 à 398.
THIRIFOCQ, 397, 398, 408.
THOMAS, 393.
THORY, 185, 225.
THURIET, 80.
TIBALDI, 337.
TITOT, 244.
TOCHE, 369.
TOCQUEVILLE (Alexis de), 280.
TORRABIA, 359.
TOYNBEE, 123.
TRELAT, 114, 123, 124, 198, 202, 205 à 208, 239, 380.
TRENCART, 245.
TRUCHE, 312.
TUAILLON, 229.

ULBACH, 316, 408.

VAIRASSE d'ALAIF, 430.
VALENCE, 184, 185.
VALERA (F. de), 362.
VALERY Paul, 361.
VALLES J., 391, 397.
VANE Ch., 82.
VARLET H., 325.
VASSAL, 251.
VAUVENARGUES, 62.
VELBRUCK F. C. (de), 346.
VENDERAHEYM, 263 à 266, 270.
VERGENNES, 50.
VERHAEGEN, 346 à 353.
VERNET Horace, 185.
VERNIER Th., 172.
VESINIER, 337.
VIARD J., 373.
VIATTE, 93, 96, 164.
VICTORIA (Reine), 337.
VIDOCQ, 79.
VIENNET, 185.
VIENOT, 398.
VILLARD, 130 à 132.
VINIT, 245.
VINOY, 393.
VISMARA, 153.
VIVIANI, 210, 309.
VOLTAIRE, 312.
VOULLAIRE, 225.
VOYER d'ARGENSON, 123, 203.
VUILLAUME, 208.

WARGNY, 352.
WASHINGTON, 248.
WASME (de), 349.
WEHER, 247.
WEILL G., 118, 121, 129, 158, 181, 239, 277, 309, 331, 368, 426.
WEILLA, 376.
WEISHAUPT, 17, 33 à 107, 114, 136, 157, 161 à 164, 191, 207, 255, 289, 318, 323, 344, 356, 357, 360, 365, 387, 424 à 428, 432.
WELLINGTON, 82.
WENTZ, 249, 282, 283.
WETTEREN, 349.

WHARTON (Duc de), 358.
WIJNE, 352.
WILCZED (Comte), 114.
WILLEMS, 313.
WILLERMOZ J. B., 46, 49.
WILMAER, 349.
WILSON, 205.
WITT-DOERING, 136, 147, 164, 175, 224, 246.
WOLFRUM, 244.
WYROUBOFF, 368.

ZACHARIAS WERNER, 63.
ZGLINTSKI, 88.
ZWACK, 38, 42, 44, 46, 47.